

LUC.—Comptez sur Luc.
 MCKENZIE.—Et 'gros salaire tu re-
 [cevras,
 De McKenzie annuellement.
 LUC.—Je l'espère bien.
 PUFFERIN.—Un grand terrain on te
 [donneras,
 Sur le canal gratuitement.
 LUC.—Merci Rodolphe.
 HUNTINGTON.—Et dans mes mines
 [Tu auras,
 Ta grande part pareillement.
 LUC.—Reconnaissance tu recevras,
 De frère Luc, très-justement.
 EN CHŒUR.—Bon jour Luc.....

La lettre suivante a été adressée
 à M. Valade, marchand de chaus-
 sures, coin des Rues Gosford et
 Notre-Dame.

Toronto, 1er Avril, 1878.

MONSIEUR.

Je vous expédie par l'Express
 £10,000 de marroquin rouge pour
 fabriquer des bottes-lareau.

vos obéissant ser.

G. REDBOOT.

En passant sur la rue, l'autre
 jour, on a trouvé le joli petit billet
 suivant :

MM. Jetté et Béique,

Je vous remercie de tout mon
 cœur pour les deux paires de bottes
 rouges et les \$5.00 que vous m'avez
 envoyées, par Choquette & Christin.
 Mais je vous assure que je ne puis
 me décider à voter pour M. Grenier;
 il a trop maltraité les charretiers et
 les ouvriers. Pourquoi aussi, a-t-il
 pris \$40,000 dans le coffre du Con-
 seil de Ville pour construire un
 chemin de fer, aux tanneries, dans
 la rue Brennan? Et de plus il vend
 trop de drap à la police de la ville.

Votre obéissant serv.,

J. M. BÉCHARRE.

PENSÉES DE NOS GRANDS HOMMES.

En mettant mes ministres dehors
 j'ai bien peur de m'être mis dedans.
 LETELIER.

Mon patron a renié son dieu trois
 fois, je puis bien en politique
 prendre Césaire.

ST. PIERRE.

La fidélité en politique est une
 chose dont je me moque comme
 d'une buche

DE GROBOIS.

Je crois que j'aurais bien fait de
 me mettre commis

MARCHAND.

J'ai bien peur de ne pas rester.

JOLY.

Peut-être que si je savais ce que
 c'est que la politique je trouverais
 que c'est drôle

A. DUGAS.

Je ne sais pas si je ne resterai
 pas ce que j'étais avant

ROSS.



Conseils d'un Lieut.-Gouverneur à son fils.

Quand vous serez Lieutenant-
 Gouverneur (car je compte bien que
 ma famille gouvernera longtemps),
 écoutez ces recommandations qui
 peuvent vous servir; j'en sais
 quelque chose.

Achetez-vous d'abord l'habit le
 plus doré que vous trouverez, on
 peut le revendre.

Ne vous occupez jamais des affaires
 de votre gouvernement, c'est
 pas nécessaire.

Quand vous donnerez un diner
 officiel, mettez aux places d'honneur
 votre porteur d'eau ou votre homme
 de cour. Si votre ministère est ca-
 tholique, ça lui donnera peut-être
 des idées de résignation.

Quand vous écrirez à un membre
 de votre cabinet, parlez-lui d'abord
 des sucres d'érable, de la pêche à
 la ligne ou du tabac du pays, peut-
 être qu'il s'y laissera prendre. Je
 n'insiste pourtant pas beaucoup sur
 le dernier article, car il ne m'a pas
 réussi.

Ne vous figurez pas que vous
 devez rester complètement neutre
 en politique, c'est une antique bla-
 gue qui a fait son temps; au con-
 traire, travaillez activement à sou-
 tenir la minorité de votre assem-
 blée, c'est la plus faible, surtout si
 c'est le parti qui vous a nommé.

Rendez-vous dans les comtés au
 moment des élections, faites tra-
 vailler votre famille et prenez part
 au triomphe du candidat, vous
 aurez des chances d'entendre des
 ivrognes vous applaudir, c'est tou-
 jours flatteur.

Ne soyez jamais avec la majorité
 de la Chambre ou de votre Conseil,
 ça fera rager des membres de cette
 majorité et elle sera divisée, ceux
 qui sont en sacre et ceux qui ne le
 sont pas, mais c'est encore un avis
 sur lequel je n'insiste pas, il n'est
 pas sûr.

Si la minorité crie que le pays
 va en faillite, je vous engage à faire
 immédiatement dépenser cent cinq-
 ante mille piastres pour de nou-
 velles élections, c'est un moyen
 dont se servait toujours une de mes
 connaissances; quand elle ne pou-
 vait payer ses dettes elle en con-
 tractait de nouvelles.

Dans un changement de minis-
 tère, placez toujours comme prési-

dent de votre conseil un homme,
 qui se trouvera forcé à sa première
 séance par l'unanimité d'enrégis-
 trer un vote constatant qu'on ne
 vent ni de lui ni de vous, c'est d'un
 effet assuré.

Dans vos dissolutions des cham-
 bres, soyez toujours certain, que les
 subsides ont été approuvés, je l'ai
 négligé une fois et je m'en suis mal
 trouvé.

(A continuer).

TELEGRAPHIE PRIVEE DU "CHARIVARI."

Brisebois, Barre-à-Plouf, au Cha-
 rivari.

Est-ce que Luc, dont on parle
 tant, est parent du St. Luc dont
 parle notre cure?

—Pas le moins du monde. Ce
 qu'il dit n'est pas du tout parole de
 l'Evangile.

—Merci, je le redirai aux autres.

Brisebois au Charivari.

Est-ce vrai, ce que disent Rodol-
 phe et ses amis que Monseigneur
 Conroy est reparti pour Rome rien
 que pour faire canoniser Joly?

—Imbécile, il est protestant.

—Pas poli, mais merci tout de
 même.

Brisebois au Charivari.

Pouvez-vous me dire comment
 on peu se présenter comme in-
 dépendant, lorsque les rouges font
 tous les frais de votre élection?

—Je ne sais pas, demanderai à
 Césaire St. Pierre, s'il répond, com-
 muniqnerai sa réponse.

TELEGRAPHIE DE TOUTE LA PUISSANCE.

QUÉBEC.

Joly à Starnes, Montreal.

Toi qui es bien avec la Banque
 Métropolitaine, demande-lui donc
 de nous prêter de l'argent, Luc est
 furieux, n'a pas de quoi s'acheter
 des ampres pour aller à la pêche
 à la ligne.

Starnes à Joly.

Je suis assez mal vu par les ac-
 tionnaires de la Banque Métropoli-
 taine, pour le moment; transaction
 difficile, je demanderai à l'ami Gre-
 nier s'il peut trouver cinq piastres
 sur les 640,000 dollars qui devaient
 rester du million. En même temps,
 comme j'ai promis les dépôts du
 Gouvernement à la Banque de Sir
 Francis Hincks, il est possible qu'il
 nous fasse une avance. Du reste,
 il nous doit ça, puisque son fils a
 oublié de rembourser les \$19,000
 de la Métropolitaine; c'est aussi
 bien qu'on en profite.